

# Cinquantenaires

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 41

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208989>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CINQUANTENAIRES

Le cap de la cinquantaine ne se peut doubler comme les autres. On éprouve le besoin de manifester. Alors qu'on s'efforce d'ignorer les autres étapes de l'âge, qu'on feint tout au moins de ne pas s'en apercevoir, on s'en va partout crier : « J'ai cinquante ans ! Félicitez-moi. Bien conservé, hein ! »

Et ce besoin de manifestation résulte du fait que cinquante ans de vie, c'est déjà un joli bout. Combien ont été arrêtés en chemin, terrassés par l'impitoyable faucheuse.

Cinquante ans ! On regarde en arrière ; on revit, en pensée, les années écoulées ; on sent le besoin de dresser un petit inventaire. Il n'est pas toujours très édifiant ni très encourageant. Bast ! on se dit : « On est là, tout de même ! »

Cinquante ans ! On regarde aussi en avant. Et ce n'est guère plus encourageant. On se rend bien vite compte que la plus grande étape est franchie, que le but est singulièrement proche et que la route est en pente. La descente est rapide. On a beau hausser les épaules de dédain, en se disant : « Qu'importe ! ». On a beau crier : « Et vive la joie ! L'avenir est à nous ! » On sent que c'est bien mesquin, cet avenir, et qu'on en viendra vite à bout. Et puis, on commence à compter par « hivers », non plus par « printemps ».

Alors, on songe... on songe...

Mais on ne peut pourtant s'abîmer en de si sombres pensées. Nous ne sommes pas là pour ça. Foin de la vie, si elle se doit passer en vaines lamentations !

Cinquante ans ! Fêtons le joyeux événement.

C'est l'habitude qu'ont prise chez nous, depuis quelques années, tous ceux qui ont atteint cet âge, où l'on commence à être respectable, sinon toujours respecté.

Il y a deux semaines, le dimanche 29 septembre, un certain nombre de Lausannois s'étaient donné rendez-vous à Baumaroché, sur Vevey, pour y fêter ensemble leurs cinquante printemps ; ils étaient tous nés en 1862.

Le *Conteur* eût pu être de la partie, car il a cette année aussi, cinquante ans bien sonnés. Un joli âge pour un journal de son espèce, qu'en dites-vous ?

Le rendez-vous était à la gare de Lausanne, à 8 heures du matin, afin de faire à pied la route, charmante, de Puidoux à Baumaroché. Il pleuvait. Quelques-uns partirent quand même, fidèles au programme. On n'a plus peur de l'eau à cinquante ans ; et puis, cette année, on y est fait, que diable ! Les craintifs renasquèrent ; ils prirent le train de 9 h. 30 pour Vevey et gagnèrent, par le Vevey-Pélerin, Baumaroché, où ils arrivèrent les premiers.

Le temps semblant vouloir s'éclaircir et le soleil sourire à la fête, les craintifs s'en allèrent à la rencontre des pédestres, qu'ils trouvèrent bientôt, enchantés de leur promenade.

On revint ensemble, une soixantaine environ, à Baumaroché, où, sur la terrasse de l'hôtel les apéritifs étaient servis. On fit connaissance le verre en main.

Avant de se mettre à table, on sacrifia à la postérité ; un photographe, l'inévitable photographe était là : « Souriants, messieurs, souriants ! »

Et ce fut avec le sourire encore aux lèvres, qu'on attaqua le potage. Le dîner exquis, généreusement arrosé, fut très gai, très cordial. On s'examina bien un peu les uns les autres avec curiosité : bon nombre se voyaient pour la première fois. Mais il faut croire que chacun fut satisfait de l'examen et trouva que c'étaient tous de « bonnes billes », car la glace fut très vite rompue.

Au dessert, le président, M. Tschumi, donna lecture de diverses lettres de cinquantenaires, exprimant leur regret de ne pouvoir être de la fête ; ainsi M. le conseiller fédéral Decoppet, M.

le syndic Maillefer (qui se fit représenter par un petit contingent de bouteilles de Dézaley, fort bien venues), M. Emile Bonjour, rédacteur, M. le colonel divisionnaire Bornand, M. Imhof, etc.

M. Marc Magnenet, agent de la Banque cantonale, à Vevey, désigné comme major de table, fit procéder à l'appel des convives, qui durent indiquer la date de leur naissance, s'ils étaient ou non mariés, le nombre de leurs garçons et celui de leurs filles, enfin, leur poids.

M. Sydney Schopfer, avocat, porta le toast à la patrie. Il était tout naturellement désigné pour cela : il est né le 14 avril, honneur qui lui valut d'emblée une chaleureuse salve d'applaudissements.

En termes élevés, il célébra le pays que nous aimons. Il dit ensuite que les cinquantenaires présents représentent à la fois le passé, le présent et l'avenir. Le passé, par ce qu'ils avaient fait, le présent, par ce qu'ils font, l'avenir, par ce qu'ils pourront encore faire. Puissent-ils rester tous des citoyens dévoués à notre cher pays et à notre cher canton.

M. A. Vulliemin, rédacteur à la *Bibliothèque universelle*, lit une double pièce de vers de circonstance qui eut grand succès. Nous la donnons plus loin.

Puis, comme chacun devait dire quelque chose ou payer une bouteille, les discours et productions diverses, ni le vin, ne firent défaut. Bonne humeur et bonne volonté étaient générales. Des chœurs, entonnés par le major de table, un ancien « Choralion », alternaient avec les discours et les productions individuelles.

M. F. Guisan proposa l'envoi d'un télégramme à M. le conseiller fédéral Decoppet. Cette proposition fut adoptée par acclamations.

M. Schopfer leva son verre aux enfants des cinquantenaires.

M. Lucien Creux, en d'éloquents paroles, donna un corps à l'idée dominante de la journée : le besoin, arrivés à l'âge de cinquante ans, de serrer les rangs et de se sentir un lien commun. Il fut particulièrement applaudi lorsqu'il insista sur la nécessité de resserrer les liens de la famille, pour contrebalancer les velléités d'indépendance et de détachement du foyer qui se manifestent chez les enfants.

M. Lavanchy, directeur de la Banque populaire, à Vevey, apporta le salut des cinquantenaires de cette ville, qui ont eu déjà leur fête en juin.

M. Duport porta son toast aux citoyens de 1862 qui n'habitent pas la patrie.

M. E. Chatelanat but à la solidarité, à la sympathie mutuelle qui doit unir tous les assistants ; il propose de se retrouver en commun dans cinq ans.

M. Guex, député de Moudon, leva son verre au Jorat et à son député, M. Ulysse Jordan, de Mézières.

Ce dernier prit alors la parole et dans une excellente allocution, fit ressortir la nécessité d'une bonne entente entre la ville et la campagne.

« Faisons de la politique, dit-il, mais faisons-la avec un esprit élevé, sans mesquines rancunes et en ne considérant toujours que le bien général du pays. »

Il fut longuement acclamé quand il rappela qu'il est le père de six filles, et son homonyme, caissier communal de Mézières, père de cinq fils.

A la fin du repas, arriva un télégramme d'un groupe de citoyens de 1862, qui n'ont pas voulu s'éloigner trop de Lausanne et qui festoient à Lutry.

A 6 heures, on entonna le « Comme volent les années », de Steinlen. Ce fut le point final de cette fête charmante, toute de franche gaité, avec quelques retours mélancoliques sur le passé, mais sans fausse note, et qui fut organisée et célébrée dans un excellent esprit.

\*\*\*

Voici les vers lus par M. A. Vulliemin, dont nous avons dit plus haut le succès :

Elégie  
du pessimiste.

Il est assurément fort beau  
D'arriver à la cinquantaine,  
Quand on n'a pas trop de bedaine  
Et qu'on garde sous son chapeau  
Suffisamment de chevelure  
Pour faire encor quelque figure...

Mais, grands dieux, que d'inconvénients  
Viennent compenser ce prestige :  
Un tel n'a bientôt plus de dents ;  
Cet autre ne peut sans vertige  
Parcourir le journal du jour  
Si au binocle il n'a recours.

Celui-ci voit d'un œil avide  
A table défilier les plats,  
Et devant son assiette vide  
Maudit tout bas son estomac.

Celui-là, comme en sa jeunesse,  
Voudrait escalader les monts.  
Bernique ! s'il est riche en graisse,  
Il n'a plus ses anciens poumons.

La goutte, cette chère amie,  
En tourmente déjà plus d'un.  
C'est un brevet de longue vie,  
Soit, mais hôte bien importun.

Pour vous enfin, qui près des belles  
Vous posiez jadis en vainqueurs,  
Hélas ! les cœurs se font rebelles,  
Il n'est plus que regards moqueurs.

J'en trouverais d'autres encore,  
Sans avoir beaucoup à chercher.  
Mais il faut savoir se borner ;  
Fermions donc la boîte à Pandore !

Oui, c'est beau d'avoir cinquante ans,  
Lorsqu'on a bon œil... et le reste,  
Mais c'est tout de même embêtant,  
Sentir qu'on vieillit, sans conteste.  
S'il nous était donné sur terre  
De choisir tout ce que l'on veut,  
Dès demain j'émettrais le vœu  
De faire machine en arrière !

Du tac au tac.

Réponse de l'optimiste.

Ah ! foin des esprits moroses  
Qui vont toujours se lamentant !  
La vie offre encor quelques roses,  
Lors même qu'on n'a plus vingt ans.

Si le corps n'est plus aussi lesté,  
Si parfois on se sent bien lourd,  
En dépit de tout, il nous reste  
De quoi vivre plus d'un beau jour.

On a les joies de la famille,  
Le plaisir du devoir rempli,  
On revit dans ses fils et filles,  
On n'est pas sans quelque appétit !

On a sa pipe, sa partie,  
Ses souvenirs, ses ambitions,  
Et, privilège qu'on envie,  
Ses conseils d'administration !

Et l'amitié, que l'âge même  
N'éteint pas, malgré les autans,  
N'est-elle pas le bien suprême ?  
Ma foi, vivent les cinquante ans !

29 septembre 1912.

LE POURO RETSA

RETSA, Djan Davi quemet son père, étai asse retso que Crésu. L'avai mé de beliets de banca qu'Absalon l'avai de cheveu su tita. Et tot parà l'étai pas benhirão. N'è pas l'erdzeint que fà lo bouneheu, qu'on dit, quand bin ne grève pas. Lì, cein qu'avai l'è que l'étai mau fotu qu'on diàbblio et que cein vegnài danièr. Tot l'eingreindzie et, cein que l'ai fasai lè mé l'è que ne pouève pas dremi pè la mau que demorève de coûte dou martsau.

Vo que vo z'ite bin llien dái martsau, prau su que vo dite : « Lè martsau ne gràvant pas